

LA
MATINÉE
LIBERTINE,
OU
LES MOMENS
BIEN EMPLOYÉS.



A CYTHÈRE.

1787.

La Matinée libertine ou les Momens bien employés (1787)

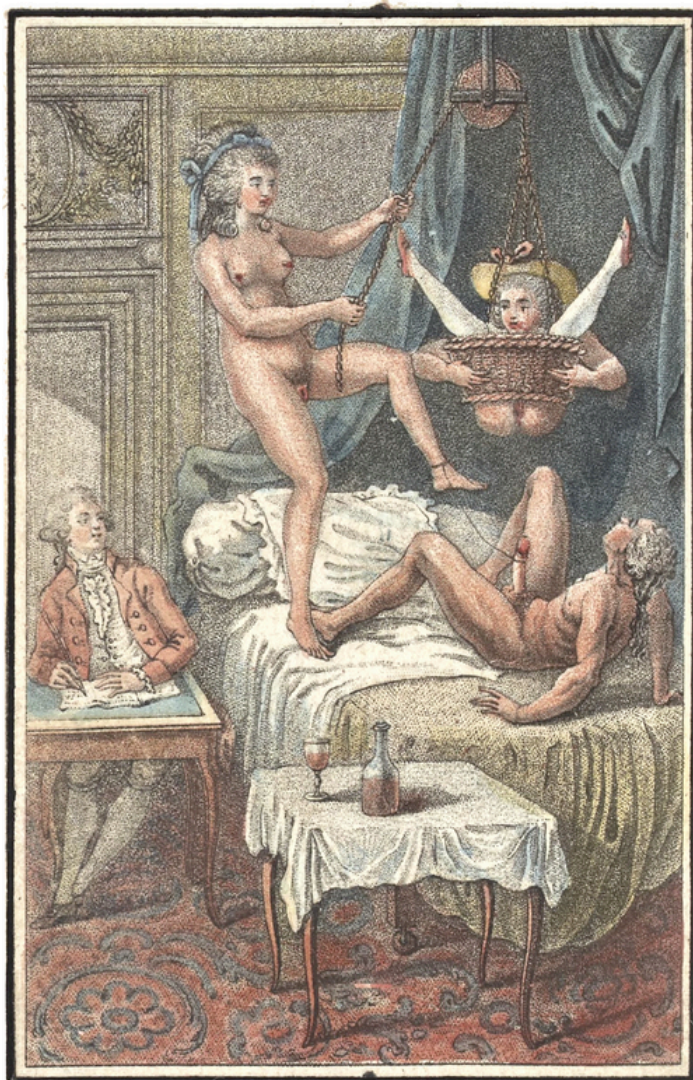
Anonyme ; attribué à Mérard de Saint-Just ou à Andréa de Nercia



1787

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

FRONTISPICE



La Matinée libertine ou les Momens bien employés, 1787 illustration

AVANT-PROPOS.

QUE signifie ce petit ouvrage ? — Rien, — a-t-il une clef ? — Non, — Est-il une galerie de portraits ? — Oui, & non : c'est le front d'un tel ; le nez d'une telle ; la bouche de quelque autre, mais ce n'est le visage de personne. — Est-ce une satire ? Des gens, non ; des choses, peut-être. Non pas en vue de les rendre haïssables : ce serait dommage ; d'ailleurs, on n'en viendrait

point à bout ; mais afin qu'on rie de ce qu'elles ont de ridicule. En un mot, c'est le jeu d'une imagination lascive, & voilà tout.



La Matinée libertine , ou les Momens bien employés-Bandeau

LA
MATINÉE
LIBERTINE,
OU
LES MOMENS
BIEN EMPLOYÉS.

***L** est dix heures du matin. — Une Étrangère de haut rang, gardant, à Paris, une espèce d'incognito, sous le titre de Comtesse, prend son chocolat au lit, & fait prier Mademoiselle Cécile de venir lui parler. — Cécile est une Française de dix-sept ans, de charmante figure, & attachée à la Comtesse sur le pied de Demoiselle de compagnie. La Comtesse est aussi bien qu'on peut l'être à vingt-six ans, lorsqu'aïant d'ailleurs une beauté robuste, on mène depuis une huitaine d'années l'activité & joyeuse vie, dont cette Matinée est un échantillon.*

«=====»

La Matinée libertine , ou les Momens bien employés-séparateur

C É C I L E *court au lit de la Comtesse, & lui fait un compliment d'usage, auquel celle-ci répond :*

L A C O M T E S S E .

Bon jour, ma chère Cécile, Pourquoi faut-il toujours que je te fasse appeler ? Mets-toi donc une fois pour toutes à ton aise, & pense que n'ayant pas ici de plus doux plaisir que celui de ton entretien, je ne peux jamais te voir de trop bonne heure dans mon appartement.

C É C I L E .

Madame la Comtesse a trop de bonté...

L A C O M T E S S E .

Oh ! si tu veux que nous vivions ensemble de bonne amitié, songe à supprimer, dans nos entretiens particuliers, cette fastidieuse qualification de Comtesse ; elle me rappelle assez l'idée d'une distance que je veux absolument te faire oublier.

C É C I L E .

A moi, Madame ; je fais trop ce que je dois à votre rang.

L A C O M T E S S E .

Je n'exige de ta part que de l'attachement. N'es-tu pas la fille d'un loyal Gentilhomme, dont j'estime le vrai mérite ? et la sœur de ce charmant polisson, au niveau duquel je ne t'ai point caché que je me suis mise avec beaucoup d'intérêt et de plaisir.

C É C I L E .

L'heureuse fortune de mon frere ne me dispense pas du plus profond respect.

L A C O M T E S S E .

Pour le coup, tu m'impatientes. Petite Provinciale, ne te corrigeras-tu jamais ? Si tu me mets en colère ; je te traiterai mal sur ma parole... Vîte, que l'on m'embrasse : allons...

(Pendant que Cécile obéit, la Comtesse lui prend la gorge).

Quelle fraîcheur ! Quelle fermeté ! Tu rougis ?... Voilà encore de la petite bégueulerie de village. Enfant que tu es ! ne suis-je pas une femme ?

C É C I L E *soupirant.*

Oui, par bonheur.

L A C O M T E S S E *fouriant.*

Comment prendrai-je ce que tu dis-là ? Est-ce une galanterie ? Est-ce une injure ?

C É C I L E *lui baissant la main.*

Injurier ma chère bienfaitrice ! Moi ! — Que vous me connaissez mal !

L A C O M T E S S E .

C'est donc à dire que si j'avais l'honneur de porter là. [*On se doute où la Comtesse place en même tems la main de Cécile*]... quelque chose de fort différent de ce que tu touches, il me serait permis d'espérer...

C É C I L E .

Vous m'embarrassez étrangement. Dites-moi, s'il vous plaît, Madame, est-ce un perfilage usité dans vos cours que ces folies dont vous vous amusez avec moi ?

L A C O M T E S S E .

Je ne perfifle point. Mes folies sont celles d'une femme qui chérit toute espèce de plaisir, & qui sent ce que vaut celui de toucher des formes aussi délicieuses que celles de la charmante Cécile [*Une main de la Comtesse s'égare sous les jupes de son amie*]. Quelle chair ! quel fatin ! Je donnerais une année de ma vie pour pouvoir être pendant une seule nuit un aussi beau garçon que ton fripon de frère.

C É C I L E *se laissant faire.*

Vous perdriez infiniment au change. Belle comme Vénus !...

L A C O M T E S S E *allant son train.*

On dit que je ne suis pas mal...

C É C I L E .

Arbitre du destin de tout ce qu'il y a d'aimables Cavaliers dans les différens séjours qu'il vous plaît d'habiter...

L A C O M T E S S E .

Il est vrai que je suis assez désirée.

C É C I L E .

Eh bien ! cet état perpétuel de triomphe ne vous suffit pas ! Une petite Villageoise obtient quelque part à vos attentions, & les inutiles apas ont de quoi faire naître chez vous de bizarres desirs !

L A C O M T E S S E *soupirant.*

Voilà la vérité. — Mais ces apas ne sont pourtant pas autant inutiles, que tu penfes ; &, si tu n'étais pas une morveuse, on pourrait t'apprendre bien des petites choses...

C É C I L E *rougissant.*

Hélas ! depuis que j'ai l'honneur de vous appartenir, ne suis-je pas devenue fort savante ?

L A C O M T E S S E *fouriant.*

Que fais-tu ? L'A, B, C, du plaisir ! les gros principes !

C É C I L E *gaîment.*

Ce sont donc des principes, Madame, que ces gentilleffes dont il vous plut dernièrement de me faire instruire par votre colifichet de soi-disant Coufin... [*Regardant fixément la Comtesse*], que, par parenthèse, je soupçonne beaucoup maintenant de n'être qu'un de Messieurs vos Pages ?

L A C O M T E S S E *finement.*

La bonne idée ! Ai-je des Pages à Paris ?

C É C I L E .

Non pas auprès de votre personne ; mais on sçait que vous les avez placés tous deux, pour leur instruction, dans une Académie.

L A C O M T E S S E .

Je vois bien qu'on ne ruse pas impunément avec toi. Eh bien ! puisque tu as tant de pénétration, je ne disconviens plus du fait. Oui, Cécile, c'est au charmant Victor que je t'ai fait donner (ne pouvant la cueillir moi-même) la

précieuse fleur de ta virginité. Mais il est bon de te conter comment j'ai conduit toute cette petite intrigue dont l'un et l'autre vous ne connaissez que le dénouement.

C É C I L E .

Comment ! vous avez aussi trompé Monsieur Victor ! croit-il peut-être avoir eu affaire à une Princesse ?

L A C O M T E S S E .

Bien loin de là. — Mais avant tout, que penses-tu de la personne de Victor ?

C É C I L E *avec feu.*

Qu'il est joli comme l'Amour.

L A C O M T E S S E .

Et de ses manières ?

C É C I L E .

Mais, Madame ; que puisqu'il n'a pas l'honneur d'être Prince, il est passablement impertinent.

L A C O M T E S S E .

Très-bien. Voilà du bon discernement, & de quoi m'assurer de plus en plus que j'ai pris dans tes affaires le meilleur parti possible. Je veux uniquement ton bonheur, ma chère Cécile...

C É C I L E *lui baissant la main.*

Vous ne cessez de m'en donner des preuves.

L A C O M T E S S E .

Écoute, il s'agissait de te mettre sur la voie du plaisir, sans te laisser toucher le seuil funeste des passions : elles nuisent toujours à la félicité.

C É C I L E .

Quoi, Madame ! une inclination réciproque, bien tendre...

L A C O M T E S S E *vivement.*

Fi donc ! *desirer, jouir, changer.* Dans ces trois mots est l'unique vérité dérivant de ce qu'on nomme Amour : encor faut-il que tout cela marche rapidement & se succède coup sur coup. Mais une *inclination sentimentale* !

des formalités ! des combats ! de la jalousie ! des mécomptes ! du dégoût ! des reproches ! & le plus souvent de la bonne haine déguisée en tendresse ! (car voilà l'immanquable dessin de tout roman amoureux)... Encor une fois, fi de tout cela. Quelle platte existence ! quelle chaîne d'erreurs ! — Je voulais, dis-je, que tu reçusses tes *grades* en galanterie, sans qu'il demeurât aucun droit sur la personne à l'heureux maître qui t'aurait endoctrinée... Victor convenait à bien des égards pour la première opération : je l'y destinai.

C É C I L E .

Opération ! c'est bien dit, car c'en est une en effet qu'on endure la première fois.

L A C O M T E S S E .

Mais que de délices par la fuite ! Tu m'en diras des nouvelles. — Je voulais donc que tu fusses opérée délicatement & sans conséquence par Victor. Devine jusqu'où nos attentions pour cela se sont portées ?

C É C I L E .

Que faisais-je, Madame ?

L A C O M T E S S E .

Je commençai par instruire Victor, aussi neuf que toi pour le moins. Cinq ou six leçons que je pris la peine de donner à ce morveux, le mirent en état de me seconder dans mon projet. Alors, comme le petit personnage est très-vain & digne à cet égard d'être né Français, je lui persuadai qu'aperçu tous les jours, d'un couvent voisin, dans le manège découvert de son Académie, par une Pensionnaire fort aimable, il avait fait sur le cœur de celle-ci la plus profonde impression.

C É C I L E .

Cela annonce assez bien ; je crois lire un roman.

L A C O M T E S S E .

J'ajoutai qu'informée de cette singulière passion par des personnes qui m'avaient consultée comme Protectrice du jeune homme, j'avais cru ne devoir donner aucune espérance pour le mariage, attendu que Victor était de condition, & la tendre Recluse seulement la fille d'un honnête Roturier. Victor fut enchanté de cette circonspection de ma part...

C É C I L E .

Dès cet âge, avoir un cœur ambitieux & intéressé !

L A C O M T E S S E .

Ces passions naissent avec nous. — Cependant, je dis à Victor qu'ayant la facilité de faire venir, du moins une fois, chez moi la jeune personne, sous prétexte de lui faire entendre raison, il y aurait moyen de la guérir peut-être en la traitant fort bien dans un tête-à-tête dont j'aurais la complaisance de faire naître le moment.

C É C I L E *riant*.

Vous faifiez-là pour une grande Dame un fort joli métier !

L A C O M T E S S E .

J'avais mon intérêt. — Victor fut au comble de la joie. Jamais il ne t'avait vue ; il ignorait même absolument que j'eusse pris depuis peu une amie auprès de moi. — D'un autre côté, connaissant déjà mon épineuse Cécile, ses préjugés, la délicatesse provinciale ; sûre de l'effaroucher si je lui proposais de-but-en-blanc de se laisser initier par un Page...

C É C I L E .

En effet, Madame ; une proposition de cette nature...

L A C O M T E S S E .

Il fallait donc te dorer la pilule, & voici comment je m'y pris. Comptant d'avance beaucoup sur cette aveugle confiance que je commençais à te connaître, & sur ton excellent cœur, je te peignis des couleurs les plus intéressantes l'état fâcheux où tes innocens attraites devaient avoir réduit un charmant adolescent de mes parens qui, pour ne t'avoir vue qu'une fois au spectacle, sans même qu'il se flattât d'avoir été remarqué, disait et faisait les plus étranges folies, au point nommément de ne plus vouloir continuer ses voyages, quoique le Gouverneur produisît des ordres précis de quitter la France à-peu-près à l'époque du funeste enchantement de son pupile. Ton amour-propre, l'intérêt que j'affectais de prendre à la tendre faiblesse du petit parent, la curiosité de connaître cet Adonis, il n'en fallait pas tant pour te décider à faire ce que je semblais indiquer comme l'unique moyen d'empêcher qu'un enfant précieux ne pérît peut-être, ou du moins reperdît l'esprit...

C É C I L E .

Il est certain, Madame, que vous sçûtes m'inspirer de la compassion & presque de la tendresse pour un être qui m'était absolument inconnu.

L A C O M T E S S E .

Et l'entrevue réalisa bien ces dispositions sympathiques. Présente, mais invisible pour vous, au lieu de la scène, j'avais bien prévu qu'elle ne manquerait pas d'être vive entre deux petites créatures sans art, dans la première ferveur de l'imagination & des sens ; si bien préparées & réciproquement enflammées de la persuasion d'avoir inspiré le plus violent amour.

C É C I L E .

Oh ! oui. Pour mon compte, je croiais fermement qu'un beau Prince était idolâtre de ma petite personne. — Comme vous me berniez, Madame !

L A C O M T E S S E .

L'erreur de Victor était un peu moins brillante ; il le fallait pour le succès de mes projets ; aussi, tu peux te souvenir qu'il ne fut que très-galant ?...

C É C I L E .

Et même un peu fat. Il m'en parut peut-être plus aimable. — Cependant vous voyiez tout cela, Madame ?

L A C O M T E S S E .

Parfaitement. — A ses caresses faites avec autant de grace que de vivacité, j'ai reconnu que je devais posséder au suprême degré le talent de l'instruction.

C É C I L E .

Il fallait que vous eussiez expressément recommandé la plus grande promptitude à conclure ? Deux ou trois phrases exaltées, un petit jeu de mains beaucoup moins respectueux, un Roi en jambes fort adroit, mais des plus insolens, le tout sans que j'osasse faire la moindre résistance (car j'aurais craint de déobliger Monseigneur) ; en un mot, le point décisif de l'opération qui me fit un mal !... Tout cela fut, comme vous savez, l'ouvrage de six minutes.

L A C O M T E S S E .

Et c'est précisément ainsi que je l'avais ordonné. — Mais lorsque tu revins à toi, je crus observer que tu n'avais pas la moindre colère contre l'opérateur ?

C É C I L E .

Bien, au contraire. — Quand on a le cœur bon, n'est-on pas enchanté d'avoir obligé ?

L A C O M T E S S E .

Délicieuse morale ! (*Elle embrasse Cécile, & commence à chatouiller un peu vivement les apas dont elle s'est légèrement amusée pendant leur colloque*). — Que vous étiez ravissans groupés amoureuxment sur cette Ottomane ! Quand le petit grivois revint à la charge, & que tu répondis de si bonne grace à cet excellent procédé, je crus voir Pŷché dans les bras de l'Amour. Je fus jalouse de Victor, de toi ; car tu nierais en vain d'avoir pris grande part à son bonheur pendant cette seconde jouissance ?

C É C I L E .

Il me fit, j'en conviens, de bien jolies choses.

L A C O M T E S S E .

Et je le compris à merveilles. Mes desirs s'allumèrent à l'excès ; je fus sur le point de m'écrier : « Arrêtez, mes enfans ; vous avez trop de plaisir ; il faut que je le partage. Attendez-moi ».

C É C I L E .

Vous nous eussiez fait une belle peur, ma foi !... (*Éprouvant une douce & vive émotion*). Mais !... Mais, Madame...

L A C O M T E S S E *affectée*.

Les charmans yeux ! Ah, friponne ! Tu vas...

C É C I L E *se laissant aller en même tems sur le lit*.

Il est vrai... que... vous me faites mourir... (*La Comtesse, qui s'est enflammée pendant ce badinage, s'arrange brusquement de façon à pouvoir porter sa bouche sur la partie que son doigt viens d'agacer*), O ciel ! Que voulez-vous, Madame ?... Non... Je ne souffrirai pas...

L A C O M T E S S E *combatant avec avantage cette résistance*.

Laisse-toi faire ; petite bégueule.

C É C I L E *cédant.*

Dieux !... Qu'est-ce que tout ceci ?... Mais, fi donc, Madame ! Il y a de la folie... Je crois... C'est un songe... Je... Je meurs, (*Il se fait un moment de silence, pendant lequel la Comtesse observe, avec une espèce d'admiration, Cécile enivrée de plaisir, & sans mouvement*).

L A C O M T E S S E *la réveillant par un baiser, & rentrant dans son lit.*

C'est ainsi qu'on rive le bec à une petite sophiste qui, si je l'avais laissée babiller, aurait voulu me démontrer qu'à moins d'être un Victor, on ne peut la rendre heureuse.

C É C I L E .

Il faut avouer... que de ma vie rien de pareil n'eût entré dans mon esprit. Quelle bizarrerie ! mais quelles délices ! Et comment, s'il vous plaît, appelle-t-on le badinage enchanteur que vous venez de m'apprendre ?

L A C O M T E S S E .

Que t'importe ? As-tu envie de conter à quelqu'un ce qui vient de se passer ?

C É C I L E .

A Dieu ne plaise. Mais enfin il me semble que toutes choses ont leurs noms ?

L A C O M T E S S E .

Ceci n'en a pas de généralement reçu parmi les gens de bonne compagnie. Le vulgaire, moins fait pour les délices que tu viens de goûter, donne à cette pratique un non de pure fantaisie.

C É C I L E .

Bien cochon, sans doute ?

L A C O M T E S S E *avec vivacité.*

Point du tout. Petite ingrate ! où prenez-vous, s'il vous plaît, qu'il y ait tant de cochonnerie à se baiser là bien amoureusement ?

C É C I L E .

Mais enfin, Madame... c'est par cet endroit qu'on soulage l'un des plus vils besoins de la nature.

L A C O M T E S S E *avec un peu d'humeur.*

Nature ! vils besoins ! Sot jargon de Province que tout cela ! La bouche, ce charme par excellence, le siège & l'instrument du baiser, soulage aussi des besoins qui ne sont pas les plus nobles de la nature. La bouche est le goufre où s'engloutissent pêle-mêle de purs & d'immondes alimens. La plus belle bouche crache & fait pis... (*Avec dégoût*). Ne m'y fais pas penser. — Mais, je crains bien que, malgré les plus heureuses dispositions du monde, que tu dois pourtant à cette nature si dédaignée, je n'aie toutes les peines du monde à te former.

C É C I L E .

Vous en aurez moins que vous ne pensez, Madame. On ne s'inquiète guère du fond des choses qui ne plaisent point.

L A C O M T E S S E .

Oh ! ma fille, de celles-ci la pratique suffit, & la théorie est absolument inutile. Paix... N'entends-je pas quelque bruit dans ce petit cabinet ?

C É C I L E *prêtant l'oreille.*

Je n'entends rien.

L A C O M T E S S E .

C'est que je suis devenue poltronne comme un lièvre depuis ce qui m'est arrivé [avec] cet enragé de Colonel Ruffe.

C É C I L E .

Ce fut bientôt votre faute, Madame ! Pourquoi, lorsqu'il vous plaît de passer quelques momens agréables dans cette pièce, ne vous assurez-vous pas de toutes les issues qui peuvent y communiquer ? La valetaille est curieuse : on dit que la jeune fille vous prit sur le fait, cédant aux transports du Colonel ?

L A C O M T E S S E .

Le drôle vit tout... C'est que, d'honneur, je ne m'étais pas du tout attendue à faire quelque chose pour ce nouveau débarqué ! J'avais à peine un commencement de goût : il faut qu'il ait été forcier pour s'en être

douté... On peut presque nommer *violer* ce qu'il me fit : il est bien vrai que je ne m'y opposais guères. Il ne fut jamais en mon pouvoir de faire le dragon pour un peu d'insolence de la part d'un homme. Le Colonel usait en vrai crocheteur de ma faiblesse, ou plutôt de mon consentement.

C É C I L E .

A la bonne heure ; car j'ai toujours ouï dire que l'homme le plus vigoureux ne vient point à bout d'une femme qui s'obstine à ne point se prêter.

L A C O M T E S S E .

Cela se peut à la rigueur. Mais je sçais bien que ce ne fera jamais moi qui fixerai le degré de force qu'une femme doit opposer en pareil cas. Je suis beaucoup plus propre à l'expérience contraire. A la seule idée du plaisir ma pauvre tête part. Le moyen de n'être pas toujours... vaincue par le plus faible ou le plus mal-adroit assaillant !

C É C I L E .

Revenons au Colonel, Madame ; votre tête était donc partie avec lui ?

L A C O M T E S S E .

Et nous nous en donnions à corps perdu quand la Jeunesse entra : nous ne l'aperçûmes point.

C É C I L E .

Il dut faire dans ce moment une étrange figure ?



La Matinée libertine ou les Momens bien employés, 1787 illustration

LA COMTESSE.

Je n'en sçais rien. Mais apparemment qu'il n'osa ni avancer, ni reculer. Il attendait en silence la fin de notre seconde passade qui s'était liée sans interruption à la première. C'est, à ce que prétend le Colonel, l'usage de Saint-Petersbourg. Que n'est-ce de même, hélas ! celui de Paris !

CÉCILE.

Toujours le petit mot pour rire. Et la Jeunesse ?

LA COMTESSE.

Étouffant avec peine des ris dont il sentait tout le danger, il demanda *ce qu'il y avait pour mon service ?* Je me mis d'une colère horrible...

C É C I L E .

Il y avait de quoi vraiment.

L A C O M T E S S E .

= « Pourquoi s'emporter comme cela, Madame, dit le Colonel dont le sang-froid me pénétra d'étonnement. Je ne sçais que deux façons de forcer ce drôle au silence ; l'une, de lui faire accepter cette bourse ;... l'autre, de l'assurer qu'il mourra sous le bâton s'il transpire jamais le moindre bruit de cette aventure. Eh ! que dirais-je, Monsieur, repliqua l'adroit coquin ? Que vous vouliez essayer avec Madame si un homme peut venir à bout d'une femme en dépit d'elle, & que vous n'avez pu réussir. Monsieur, il ne faut rien débourfer pour un cas pareil. Cependant, pour que vous ne doutiez pas du secret de ma part, j'ai l'honneur d'accepter la bourse ; ainsi, se fût-il passé quelque chose, vous voilà bien sûr que je ne dirai rien. Au surplus, si Madame n'avait pas prétendu badiner seulement en luttant avec vous, aurait-elle sonné comme elle a fait de toute sa force ?

C É C I L E .

Vous aviez sonné, Madame ! à quoi pensiez-vous donc ?

L A C O M T E S S E .

Pas à sonner assurément. Mais, ce maudit cordon s'était engagé je ne fais comment sous mes oreilles. Mes mouvemens étaient vifs ; rien de plus naturel alors que le carillon qui s'était fait, & auquel la Jeunesse avait accouru.

C É C I L E .

Oh ! la plaisante étourderie ! Il eût été comique que toute votre livrée fût survenue, Et qu'auriez-vous fait alors ?

L A C O M T E S S E .

Je n'en fais rien. Mais apprends, ma bonne amie, que la femme la plus gauche à se défendre des entreprises d'un homme, a de l'esprit comme un ange quand il s'agit de sortir d'un mauvais pas. Il me ferait venue quelque mauvaise idée. — Cependant ces inutilités éloignent une demande que

j'avais dessein de te faire. Écoute : ferais-tu fille à rendre aux gens la valeur de ce qu'ils ont fait pour toi ?

C É C I L E *avec embarras.*

Je ne vous entends pas, Madame. Je vous ai de si grandes obligations depuis que j'ai le bonheur de vous connaître...

L A C O M T E S S E *la fixant.*

Depuis un moment, à la bonne heure ; & c'est de quoi je voudrais exiger un peu de reconnaissance. (*Ses regards s'animent ; elle attire Cécile contre son sein, & lui donne un baiser passionné ; puis avec un mouvement indicatif, elle ajoute*) : Si tu ne répugnais pas... Me fais-je entendre enfin ?

C É C I L E *toujours embarrassée.*

Je crois y être ; mais...

L A C O M T E S S E *un peu sérieuse.*

Tu refuses ! Je ne suis pas assez fraîche, assez attrayante...

C É C I L E *avec feu.*

Que je suis éloignée de le penser ! Rien dans le monde n'est-il desirable que vous. Mais... la timidité, l'inexpérience. On fait toujours si mal ce qu'on ne fit jamais.

L A C O M T E S S E .

Pauvres scrupules !... viens, viens, mon cœur, essaye.

C É C I L E *s'empresant.*

Ah ! de toute mon âme.

L A C O M T E S S E .

... Bien... très-bien... Cherche du bout de la langue un petit point en haut... un peu plus... t'y voilà... tu fais à merveille... dou... ou... cement... là... là... comme un petit Ange... Dieux ! Quelles délices !... Respire un peu... maintenant... L'adroite créature ! Ha !... ha !... — Qu'est-ce donc... Tu me quittes au plus doux moment !

C É C I L E *riant aux éclats.*

Ha, ha, ha, ha, ha !



La Matinée libertine ou les Momens bien employés, 1787 illustration

LA COMTESSE.

Qu'as-tu donc à rire ?

C É C I L E .

Ce sont vos poils, Madame, qui me chatouillent le nez ; & puis dans ce moment il m'est venu la plus drôle d'idée... [*Elle reprend sa besogne*].

LA COMTESSE *s'y prêtant.*

Eh ! songe à ce que tu fais.

C É C I L E *riant de nouveau.*

Ha, ha, ha, ha !

L A C O M T E S S E .

Encor ?

C É C I L E .

Avouez, Madame, que tandis que je vous fais cela, je dois avoir l'air d'un Grenadier avec ces épaisses mouftaches. Car, en vérité, quand j'ai le museau colé là-dessus, ces crocs épais & frisés font autant à moi qu'à vous.

L A C O M T E S S E .

L'extravagante ! Elle me ferait rire aussi si je n'avais pas à faire mieux. — Encor un peu de complaisance, bijou ?

C É C I L E .

Je m'y remets bien vite, & quoiqu'il arrive je ne ris plus.

L A C O M T E S S E *après un moment de silence.*

Ah !... ah !... Cécile, mon ame, tu... tu es la déesse du bonheur. (*Il s'échappe en même tems une liqueur brûlante que la bouche de Cécile ne peut éviter*).

C É C I L E *crachant.*

Vous ne m'aviez pas prévenue de cela, par exemple.

L A C O M T E S S E *riant.*

Ha, ha, ha ! c'est à mon tour de rire. (*Cécile crache & s'effuie avec un peu de honte & d'humeur*). Te voilà bien malade, n'est-ce pas ! Prenez garde, au moins, c'est du poison.

C É C I L E *un peu remise.*

Tout coup vaille. Au fond, cela n'est ni bon, ni mauvais.

L A C O M T E S S E .

C'est à peu près comme un œuf à la coquille. N'en prends-tu pas quelquefois ?

C É C I L E .

Sans la moindre répugnance. Mais la comparaison n'est pas bien juste. Rien de plus innocent que de humer des œufs frais ; & quand on prend de cette autre denrée, l'on est, ce me semble, un peu Antropophage.

L A C O M T E S S E .

Comme on l'est à la mamelle ; comme on l'est quand pour rétablir la poitrine on se donne une nourrice.

C É C I L E .

Je cède, Madame, car je vois bien qu'il n'y a pas moyen de disputer avec vous.

L A C O M T E S S E *détachant de ses oreilles des petites boucles de nuit de diamant.*

Tiens, Cécile.

C É C I L E .

Que voulez-vous que je fasse de cela, Madame ?

L A C O M T E S S E .

Que tu le gardes comme un souvenir de l'espèce d'alliance que nous venons de contracter.

C É C I L E *avec un baiser.*

Est-ce là, Madame, le gage qui convient en pareil cas ? Un ruban dont votre tête aurait été parée pendant quelques nuits, un chiffon de cette espèce... Voilà ce qui me ferait le plus sensible plaisir, & je prendrais la liberté de vous offrir à mon tour une bagatelle, moi qui ne suis pas moins engagée.

L A C O M T E S S E .

Délicatesse charmante, mais romanesque ! Va, ma Cécile ; tu peux recevoir sans scrupule tous les petits dons que je veux avoir le plaisir de te faire. Égales par l'amitié, nous différons infiniment du côté de la fortune. Je t'aime, & tu m'es attachée. Nous pouvons nous obliger réciproquement. Pour cela, tu n'as qu'à permettre que je t'applique spécialement le besoin irrésistible que j'ai de répandre les bienfaits. — Pour le coup, J'entends du bruit dans la première pièce.

C É C I L E *ayant entr'ouvert.*

C'était un de vos gens, Madame.

L A C O M T E S S E .

C'est que j'attends le petit Abbé d'Aventurier. Je l'ai prié de venir aujourd'hui de meilleure heure. — Tu me laisseras, sans affectation pourtant, quand on l'introduira dans cette pièce.

C É C I L E *avec finesse.*

Ose-t-on se permettre des conjectures sur ce petit mystère ? & n'a-t-il pas de quoi me donner un peu de jalousie ?

L A C O M T E S S E .

Quelle idée ! Non, ma fille. L'Abbé me m'a point & ne m'*aura* jamais. Ce personnage est de l'espèce de ceux qui, utiles dans l'état de subordination, ne sont plus bons à rien, dès qu'on a daigné les élever jusqu'à foi.

C É C I L E .

Comment, Madame, vous mettez de la politique jusques dans vos plaisirs !

L A C O M T E S S E .

Ceci n'est pas un calcul de politique. J'ai besoin de l'Abbé pour mille petites choses dont il se croirait dispensé si je lui demandais des services plus intimes. Quant à présent, je ne l'occupe qu'à me faire la gazette scandaleuse de Paris ; s'il oserait me parler de lui-même, il oublierait de me raconter les fredaines d'autrui.

C É C I L E .

Vous, Madame ? qui avez un si bon cœur, quel plaisir trouvez-vous à entendre des médisances, des calomnies le plus souvent, quand le Gazetier sent que la vérité nue n'a pas assez de quoi intéresser ?

L A C O M T E S S E .

C'est pour la consolation, Cécile, & non par méchanceté, que je me repais de tout ce qui se fait d'indécent & d'extravagant. Quel bien ne nous faisons-nous pas quand, au cri de notre conscience, nous opposons la certitude que d'autres ont fait encor pis que nous. Quelle force ne nous donne pas le sentiment de leur faiblesse ! Dit-on que j'ai *eu*, dans un an, le Duc, les trois Marquis, le Vicomte, &, (par politique pour le coup) ce gros Sous-Ministre qui m'a débarrassée si naturellement d'un Argus difficile à congédier. Je

réponds : « Eh bien ! la petite Duchesse n'a-t-elle pas eu tous les mêmes ? & de plus les deux Lords & son jeune Médecin ? son Coureur » ?...

C É C I L E *avec surprise.*

Son Coureur, Madame !

L A C O M T E S S E *froidement.*

Tout comme un autre, Qu'y a-t-il donc de criant à cela ! — Mais il faut le lui pardonner, l'en féliciter même ; c'est un drôle fait au tour, bon plaisant et d'une adresse !... Il serait maintenant à mon service si je n'avais pas chargé le plus étourdi des hommes de me le retenir. Foligny, qui l'avait proposé le matin, se fit, le même jour une querelle pour laquelle il fut obligé de quitter Paris pendant un mois. Je ne sais où prendre son protégé : la petite Duchesse, plus heureuse, l'engagea...

C É C I L E .

Là, de bonne foi, Madame ! Vous auriez pu prendre sur vous de favoriser un Coureur !

L A C O M T E S S E .

Je n'en avais pas le projet décidé : mais le caprice ! la commodité ! — Vous avez cependant un défaut, Cécile C'est encor une gaucherie de province dont il faut tout de bon que vous vous défassiez.

C É C I L E *s'affligeant.*

Bon Dieu, Madame ! vous me faites trembler. Aurais-je eu le malheur de vous déplaire ?

L A C O M T E S S E *avec amitié.*

Va, tu es une bonne enfant. Mais une autre fois ne pousse pas ainsi tes amis jusques dans leurs retranchemens. Ne t'embarrasse pas des bornes que peuvent avoir mes fantaisies. Quand tu en auras toi-même tu reconnaîtras qu'il n'y a rien d'extravagant au monde dont un degré de plus de chaleur dans le sang ne rend capable... Eh bien, tu t'attristes ! Crois-tu, petite niaise, que j'aie voulu te gronder sérieusement ! Viens, mon cœur, apprends comme je punis les gens que j'aime. (*Elle attire Cécile sur le lit & s'arrange avec elle à peu près comme la première fois.*) Livre-moi ce bijou délicieux... Allons... je le veux...

C É C I L E *après un silence.*

Dieux ! quelle yvresse !... Madame !... ah !... ah !... les cieux n'ont rien de comparable... ah !... ah !... (*Elle se pâme tout à fait.*)

L A C O M T E S S E *la quittant.*

Tu t'y accoutumes donc enfin !

C É C I L E *treffaillant & soupirant.*

Oh non ! je ne m'accoutumerai jamais à de pareils ravissements. Ils auront toujours pour moi le prix de la nouveauté... souffrez qu'à mon tour...

L A C O M T E S S E *avec un baiser.*

Non, mon cœur, il faut que je me ménage : j'ai pour aujourd'hui, deux grands projets ; l'un, de tempérament ; l'autre de coquetterie. J'ai promis quelques momens heureux à ce bon enfant de Malthais qu'il faut bien arranger enfin pour pouvoir s'en défaire. — (*Cécile marque beaucoup d'attention, & de surprise...*) Oui, je prétends que dans trois ou quatre jours, au plus tard, il soit si excédé de mes bontés qu'il y renonce pour la vie. Je serais bien fâchée de lui trouver l'entêtement de me demeurer plus long-tems sur les bras... Son règne remplira tout juste le tems d'épreuve au bout duquel je dois récompenser le petit Prince... Celui-ci, je n'en doute pas, a plus d'une corde à son arc, & pourrait fort bien m'échapper si je le faisais languir plus long-tems.

C É C I L E .

Je suis caution qu'il vous aime trop, & vous êtes trop au-dessus de toutes vos rivales pour qu'il puisse désemparer.

L A C O M T E S S E .

Cette foirée va doubler la passion & le chagrin qu'ont ces Dames de le voir dans mes filets. Je vais *aux Italiens infiocchi*, & je l'y mene. Tu conçois qu'il ne faut pas manquer son coup dans une occasion de cette conséquence ! & c'est pour cela que je veux éviter d'avoir l'air battu.

C É C I L E .

C'est donc après le spectacle que vous donnerez audience à l'aimable Chevalier de Malthe ?

L A C O M T E S S E .

Eh non : je peux bien sans inconvénients, lui donner une heure de l'avant-midi.

C É C I L E .

Il est fou d'amour : il n'a pas encore joué : je ne vois pas trop comment il vous sera possible de vous ménager...

L A C O M T E S S E .

Sois sans inquiétude à cet égard, je lui ferai faire beaucoup d'ouvrage, tandis que j'en ferai très-peu. Je ne suis point amoureuse de ce beau Monsieur-là, moi. C'est uniquement un bon procédé que je veux bien avoir pour lui... S'il voulait en avoir un excellent, ce ferait...

C É C I L E .

De faire *long-feu* peut-être ? Cela est impossible avec vous.

L A C O M T E S S E .

Long-feu ! qu'est-ce que cela veut dire ?

C É C I L E *avec un peu d'embarras.*

Cela chasse quand l'amorce du fusil s'allume sans que le coup parte...

L A C O M T E S S E .

Ah ! je t'entends... Mais. (*Elle observe.*) Cette idée n'est pas de toi,... ni de moi... Cécile ? Quelqu'un encore, je le vois bien, se mêle de t'instruire ?

C É C I L E *très-confuse.*

Je vous jure que non, Madame.

L A C O M T E S S E .

Et tu rougis !

C É C I L E .

Par enfantillage, de me voir soupçonnée, apparemment.

L A C O M T E S S E .

A la bonne heure... Je voudrais, puisque je dis tout, qu'il plût au Chevalier de me tenir quitte dans notre rendez-vous, pour... ce que me demandait il y a quelque temps un de ses confrères je ne fais à propos de quoi, ce jour là je faillis arracher les yeux à l'insolent Commandeur : quelque nouvelle que la chose doive être pour moi, je suis ce matin à tel

point montée à ce caprice, que qui saurait s'y prendre... On n'a pas des idées aussi folles, & je m'en donnerais des soufflets.

C É C I L E .

Eh bien ! Madame, qu'on m'étrangle si je conçois un seul mot à tout ce que vous venez de dire.

L A C O M T E S S E .

Tu n'en es pas encor là — mais va-t-en, ma mie Cécile, autrement en dépit du projet de régime je pourrais bien encor te remettre les moustaches.

C É C I L E *s'y disposant.*

Ah ! je ne demande pas mieux.

L A C O M T E S S E *résistant.*

Chut. — Pour le coup ce n'est plus une fausse allarme. Quelqu'un survient... bien à propos pour que je conserve ma fraîcheur. Si c'est l'Abbé qu'on le fasse entrer... Et toi ! baïse... dénêche : Adieu — (*Cécile fort.*)

«=====»

La Matinée libertine , ou les Momens bien employés, 1787-séparateur

Le nouveau personnage qui va paraître sur la scène est un de ces Caméléons dont fourmille la Capitale. L'Abbé de St. Longin est essentiellement un mauvais sujet. Se mêlant de tout sans être propre à la moindre chose honnête ou utile ; aïant du jargon & de la routine de Paris au lieu d'esprit ; de la mémoire, au lieu de connaissance ; de l'intrigue en petit, une souplesse basse ; un orgueil timide, mais de la fausseté, de la patience & de l'adresse, sûrs moyens de succès pour les espèces. — Au ton que prend la Comtesse avec l'Abbé de St. Longin on reconnaîtra qu'elle l'apprécie parfaitement. Elle lui fait faire ce qu'elle veut en l'humiliant. Elle en exige des complaisances qui prouvent qu'elle se soucie peu d'en être estimée, & qu'elle ne lui fait pas même l'honneur de le craindre en cas d'indiscrétion.

«=====»

La Matinée libertine , ou les Momens bien employés, 1787-séparateur

L' A B B É .

En déshabillé soigné, en chapeau rond, une badine à la main. Il s'introduit avec une démarche avantageuse & dit d'un ton à prétention. — N'est-il pas un peu matin pour rendre hommage à Madame la Comtesse ?

L A C O M T E S S E .

Non, Monsieur l'Abbé. Je vous attendais... Vous êtes *de parole* & je vous sçais gré de cette attention. — Qu'y a-t-il de nouveau ?

L' A B B É *d'un ton précieux.*

Rien d'aussi intéressant, Madame, que l'éclat avec lequel vous sortez des bras du sommeil.

L A C O M T E S S E .

Voilà bien la plus fade galanterie, mon pauvre Abbé ! Pardonnez à mon esprit vulgaire s'il ne faïfit pas avec toute l'admiration qui vous est peut-être due le sens profond de vos galimathias poétiques. Mais, une fois pour toutes, dispensez-vous de me dire de ces jolies choses-là. Gardez-les pour la grosse Intendante qui, si je ne me trompe, en sent bien mieux le prix & qui a amoureusement de quoi vous payer de vos madrigaux.

L' A B B É .

Quel réveil satyrique ! ou je lis mal dans l'avenir, ou ce jour sera meurtrier pour les pauvres gens qui tomberont sous votre fêrule. Comme vous nous accommodez !

L A C O M T E S S E .

Nous est fort bien ! vous avouez donc de faire cause commune avec la vaste Intendante ? Vous *l'avez* ?

L' A B B É .

Eh mais !... comme il faut bien *avoir* quelque chose & que mon peu de mérite...

L A C O M T E S S E .

N'achevez pas, hypocrite Abbé, vous vous en croyez infiniment. — Par bonheur vous avez quelques bonnes parties dont on ne peut s'empêcher de faire cas.

L' A B B É .

Enchanteresse ! comme vous sçavez bien tour à tour bleffer & guérir !

L A C O M T E S S E .

On sçait que vous avez *eu* la pâle niece du vieux Commandeur ?

L' A B B É *affez bas.*

J'en conviens, pour la premiere fois avec vous. Gardez-moi bien le secret.

L A C O M T E S S E .

On vous donnait aussi, & l'on ne donnait qu'à vous, la femme de ce Plénipotentiaire, si savante, si gauche, qui parlait si bien toutes sortes de langues, & mettait si mal toutes sortes d'ajustemens.

L' A B B É *ironiquement.*

C'était une passion académique : nous n'avons presque fait l'amour qu'en latin.

L A C O M T E S S E .

A la bonne heure. — Mais vous avez dit-on pressuré la Dame en grec ?

L' A B B É .

Ce reproche, Madame est de l'hébreu pour moi. — Mais, d'honneur, vous m'embarrassez étrangement. Ce n'était pas pour vous occuper de mon mince individu que je venais... Souffrez que je m'oublie... (*Il risque un geste careffant.*)

L A C O M T E S S E *férieusement.*

Mais, en effet, vous vous oubliez, Monsieur l'Abbé ! tenez-vous cependant pour dit que cela ne vous est point permis chez moi.

L' A B B É .

En vérité, vous êtes un vrai dragon aujourd'hui... mais je sçais... je sçais de quoi vous adoucir. J'apporte des anecdotes... (*Il baise ses doigts.*) d'une indécence ! d'une vérité sur-tout...

L A C O M T E S S E .

Bon sur ce ton. Oubliez pour lors que vous êtes avec une femme, & contez-moi les choses comme si nous étions... deux Abbés.

L' A B B É *fouriant.*

La narration, dans ce cas, pourrait être faugrenue.

L A C O M T E S S E .

Au fait.

L ' A B B É .

Sçaviez-vous, Madame, qu'on marie après demain la petite Jenny de Florival, âgée de quatorze ans, avec un créfus de Province, à qui l'on n'en peut pas donner moins de quarante ?

L A C O M T E S S E *froidement.*

Je ne connais aucun de ces gens-là ; mais n'importe, contez votre histoire.

L ' A B B É .

Eh bien ! Madame : ce damné de Villemarre... que vous connaissez pourtant ?

L A C O M T E S S E .

Celui-ci très-particulièrement. Qu'a-t-il fait ?

L ' A B B É .

Furieux de voir qu'on allait lui enlever sur la moustache une petite fille qu'il élevait, comme on dit, *à la brochette* & pour son propre compte, vû ses anciennes liaifons avec la Mere...

L A C O M T E S S E .

J'ai peine à fuivre ce narré de procès-verbal. Quel amphigouri !

L ' A B B É .

Vous n'avez point de patience.

L A C O M T E S S E .

Allez donc. — Villemarre ?

L ' A B B É .

A trouvé moïen de se donner la petite avant-hier.

L A C O M T E S S E *froidement.*

Il a très-bien fait.

L ' A B B É .

Très-mal, de par le diable ! Car hier matin il s'est déclaré dans les pays-bas de ce conquérant une... là !... Entre Abbés pourtant on ne ferait pas embarrassé d'énoncer la chose : au lieu que, si vous ne me fournissez pas une expression décente, ou si vous n'entendez pas à demi-mot...

L A C O M T E S S E .

Villemarre aurait-il... ce que la petite sollicituse donna l'an dernier au grave Président de Rornaigue ?

L ' A B B É .

Tout juste, vous y voilà. — Villemarre est comme certain de devoir cette galanterie...

L A C O M T E S S E .

A la petite ?

L ' A B B É .

Bonté divine ! — Que dites-vous-là ! — Une enfant ! l'innocence même.

L A C O M T E S S E .

A qui donc ?

L ' A B B É *à l'oreille.*

A votre amie Madame la Baronne de Breitlock, qui le *ramena* l'autre jour, & dont le *vis-à-vis* a déjà mis dans le même cas cinq ou six personnes de ma connaissance.

L A C O M T E S S E .

Villemarre est un fou. Mes gens ne voudraient point de cette femme-là. — L'accident est fâcheux pour ce pauvre garçon.

L ' A B B É .

Et pour la promesse donc ? — C'en est une de la plus maligne espèce. Il y a tout à craindre, sur ce pied, que Jenny n'en ait sa part & ne la communique à Monsieur l'épouseur ! Le beau présent de nûces au lieu d'un pucelage !

L A C O M T E S S E .

C'est un mariage différé.

L ' A B B É .

Il n'y a pas moyen. Sous quel prétexte ?

L A C O M T E S S E .

En avouant tout uniment la chose...

L ' A B B É *ironiquement.*

A Madame de Florival peut-être ! Ah ! vous ne la connaissez pas ! C'est Villemarre, son cher Villemarre, dont elle se croit adorée, parce qu'il a la complaisance de lui manger chaque année une vingtaine de mille francs. Un aveu de cette nature ferait manquer net le riche mariage, par l'imprudence avec laquelle se conduirait la mère, avant de crêver de dépit, ce qui mettrait enfin Villemarre à l'hôpital, On fera mieux sur ma parole. J'ai été consulté à tems, je suis homme de tête, & de bon conseil, quand il le faut. Mon avis a passé, tout obstacle est aplani.

L A C O M T E S S E .

Me voilà préparée à de grandes choses : écoutons.

L ' A B B É *avec complaisance & finesse.*

Nous faisons faire ce soir au Futur, Villemarre & moi, une partie de filles.

L A C O M T E S S E .

Beau stratagème, ma foi ! sot moïen, Messieurs, l'avant-veille d'une nôce ! Un Provincial ! il ne donnera pas dans le panneau, non qu'il vienne à s'en défier ; mais il lui semblera délicat, héroïque, de se contenir afin d'apporter à sa chère Future toute la vigueur qu'il croit nécessaire à la terrible attaque d'une virginité de quatorze ans...

L ' A B B É .

Quelle chaleur ! Laissez-moi vous expliquer comment la chose est concertée. — Nous avons prévû comme vous que le personnage fera d'abord récalcitrant... Mais nos créatures...

L A C O M T E S S E .

De quelle espèce sont-elles ? Si c'est vous qui vous êtes chargé de les fournir, ce sera du plus fin gibier de la rue Saint-Honoré ?

L ' A B B É .

Et c'est précisément ce qu'il faut dans cette occasion. — Ces Demoiselles se sont engagées, sous peine de vingt coups de pied au cul, à ne pas laisser sortir notre Pourceaugnac de la petite maison, sans qu'il ait fait folie, du

moins avec l'une d'elles, & voici comment la faiblesse devient très-vraisemblable. On intéressera d'abord la dupe en faisant tomber la conversation sur la Province, aussi la patrie de nos culs-crottés, & qu'elles connaissent parfaitement. Villemarre demandera, sans affectation, si elles y ont entendu parler de Monsieur un tel, — notre homme. — Beaucoup. Elles se souviennent très-distinctement de lui. — C'est un parfait honnête homme ? — Comme tout le monde. — Aimable ? galant auprès des femmes ? tout fait pour les charmer ? — Lui ! point du tout. Il est au contraire connu pour impuissant. — Cela n'est pas possible : on sçait qu'il a demandé & obtenu une Demoiselle de condition. — Cela n'est pas possible ! Il va conclure. — Ce fera donc jusqu'aux affaires du lit exclusivement. = Vous voyez d'avance, Madame, notre Provincial sourdement furieux, n'osant se trahir parce qu'il est *en partie fine, incognito* ? Vous vous doutez bien qu'il prend fait & cause pour l'accusé ? Les accusatrices, feignant d'y regarder de plus près, trouvent que ce zélé défenseur porte un visage dans le goût de celui de son protégé. La ressemblance est persiflée, on affirme qu'il est malheureux de porter dans le monde le même masque qu'un *inutile-avéré*... Surcroît de colère d'un côté, & de persiflage de l'autre. Pendant cette alternative, nous aurons soin d'aiguillonner notre homme : le champagne jouera son rôle. Villemarre dira malignement à l'oreille de notre convive que l'unique moyen de rabattre le caquet de ces caillettes... (J'avais oublié de vous dire, Madame, qu'elles ne passeront nullement pour être *du monde* ; mais bien pour être des cousines à moi ;) que l'unique moyen, dis-je, de les mettre dans leur tort, serait de leur monter la cervelle & d'entraîner l'une ou l'autre dans le boudoir, où *prouvant* d'abord...

LA COMTESSE *avec ennui.*

Faites-moi grace du reste.

L'ABBÉ.

Après l'affaire, il croira persifler à son tour ces Demoiselles, en se faisant connaître pour Monsieur tel, nullement impuissant.

LA COMTESSE.

Il n'y a de vrai dans tout cela que la vérole qui ne pourra lui manquer.

L'ABBÉ.

Ce feront ces belles & bonnes affaires. Il nous suffit qu'en cas d'accident, c'est-à-dire, si la petite, au défaut de nos catins, poivre le nouvel époux d'importance, on ait bisque sur lui ; qu'on puisse crier à *l'horreur* ; à *l'infamie*. Bien plus, c'est que pour acheter la paix il est probable que le criminel fera quelque gros sacrifice d'argent, en faveur de la Fille & de la Mère, aubaine dont il ne manquera pas de résulter quelque revenant bon pour Villemarre & même pour votre petit serviteur.

L A C O M T E S S E .

Tout cela est furieusement tiré par les cheveux, & le piège n'est guère adroit. Au surplus, de quoi ne vient-on pas à bout avec les sots ! — Mais ne sçavez-vous que cela ?

L ' A B B É .

Une bonne folie encor ! — La jolie Madame de Kerdoniec dont l'époux est en course depuis deux mois sur une Frégate du Roi...

L A C O M T E S S E .

Eh bien ?

L ' A B B É .

Sçavez-vous qu'elle est folle du petit violon Bambinello ? & ce qu'elle a imaginé pour s'arranger avec ce virtuose *sans être infidèle à ses devoirs d'épouse* ? C'est sa prétention. — Oh ! c'est bien l'arrangement le plus extraordinaire. Le petit Italien, qui n'y voit rien apparemment que de fort uni, nous a conté la chose en plein café, je crois, Dieu me damne ! pour établir & vanter la vertu de sa charmante Bretonne.

L A C O M T E S S E .

Et ce bel arrangement est ?...

L ' A B B É .

De *vivre* avec le féduisant Violon, pourvû qu'il consente à s'abstenir tout juste de ce qui fait, à la lettre *un cocu*, pouvant d'ailleurs s'accommoder de tout ce qui n'est pas à la rigueur le domaine conjugal, par la jouissance conjugale.

L A C O M T E S S E *avec intérêt.*

Ceci est réjouissant... par exemple ! — Et le traité s'est conclu ?

L' A B B É .

Conclu, cimenté. Baifers de toutes espèces ; maniement de toutes les formes ; droit de visite & même d'accès sur le seuil des terres du mari, toutefois avec exclusion de l'outil sacramentel, qu'on y souffre sous aucun prétexte, mais auquel, en revanche, on a donné pleine investiture de ce petit fief dont les Canons défendent aux maris eux-mêmes d'entrer en possession.

L A C O M T E S S E *involontairement.*

Les Canons n'ont pas le sens commun. — Cependant, l'apanage du petit Violon a bien encor ses attraits pour qui n'a pas beaucoup d'amour-propre.

L' A B B É *avec l'air d'entendre quelque finesse à cette réflexion.*

Je suis tout à fait de cet avis, Madame. Moi, par exemple, je passe ma vie à chercher les sentiers où l'on ne rencontre personne. Oh ! je ne suis pas gênant.

L A C O M T E S S E *sèchement.*

C'est le moyen d'être souffert. — Mais j'aime l'expédient qu'a votre belle Kerdoniec pour demeurer fidèle ! C'est dans la vérité du mot, une restriction Jéfuitique, & l'on peut dire que cette Dame est la *bourgeoise* par vertu.

L' A B B É *riant aux éclats.*

L'expression est heureuse. Je veux d'honneur brocher une petite pièce de société sous ce titre. Hé ! tout en badinant je mettrais peut-être à la mode un nouveau système. Il serait assez à souhaiter qu'on vît se multiplier l'accommodante secte des bourgeoises par vertu.

L A C O M T E S S E *follement.*

Eh l'Abbé ! qu'importe aux amateurs, pourvu qu'il y en ait, que ce soit par vertu, par tempérament, par caprice, ou par curiosité... — (*minaudant & se retournant.*) Mais je suis donc folle ! Comme la mauvaise compagnie nous gâte ! on n'a qu'à se trouver comme cela seule avec un Abbé, pour devenir de l'indécence d'une fille de bordel !

L' A B B É *soupirant.*

Malheureusement, hélas ! vous êtes incapable de vous oublier autrement, avec moi qu'en propos.

L A C O M T E S S E *d'un ton dur.*

Il ferait assez plaissant que vous espérassiez davantage !

L ' A B B É *d'un ton modeste.*

Je n'en conviendrais pas. Mais, je suis loin de pouvoir prétendre à quelque bonté de votre part ; ménagez-moi du moins, ne vous amusez pas à m'enflammer, pensez que je suis un humain... qu'on n'a pas impunément accès auprès d'une femme adorable, à son chevet encor ! & cela pour causer de choses qui ne peuvent qu'irriter à l'excès la tentation...

L A C O M T E S S E *goguenardant.*

Par malheur, mon cher, il est assez égal que vous soiez tenté.

L ' A B B É *vivement.*

Je n'en suis que trop certain. Votre fierté ! — Que suis-je ? Un petit Prieur sans grande naissance, sans célébrité. De la bonhomie ? de la discrétion ? beaux titres pour vous intéresser, quand je citerais encor mon admiration & mon excessif attachement pour vous.

L A C O M T E S S E .

Sçavez-vous, l'Abbé, que quand vous vous exprimez comme tout le monde, & que vous êtes en pointe de tendresse, vous êtes passablement intéressant !

L ' A B B É *tombant à genoux.*

Plût à Dieu que je le fusse mille fois davantage, & que je pusse enfin vous déterminer !...

L A C O M T E S S E *froidement.*

A quoi ?...

L ' A B B É *avec embarras.*

A tout ce qu'il vous plaira.

L A C O M T E S S E .

Jamais, d'abord à ce qui me plaît avec les gens que j'aime bien ?

L ' A B B É .

Eh bien !... à tout le reste...

L A C O M T E S S E .

Quoi ? Si j'avais des caprices étranges ?... humiliants ?

L' A B B É *s'enflammant.*

Il n'y a rien d'*étrange*, rien d'*humiliant* aux yeux d'un homme qui desirait, & qu'on a subjugué.

L A C O M T E S S E .

Il me passe pourtant quelquefois par la tête des folies... qu'à peine oserais-je mettre au jour.

L' A B B É .

Je suis certain que je les devinerais à coup sûr, si vous aviez la pitié de me donner la préférence pour les satisfaire...

L A C O M T E S S E *s'animant.*

En vérité, Prieur, vous êtes presque séduisant aujourd'hui ; & si je me trouvais dans les dispositions où je me surprends quelquefois... vos yeux... vos discours...

L' A B B É *avec feu.*

Ah ! S'il m'était permis d'employer pour vous persuader quelque chose de plus éloquent encore que mes regards & mes paroles, elles surviendraient peut-être encore ces dispositions favorables... précieuses...

L A C O M T E S S E *tournant le dos.*

Laissez-moi, mon cher ; je ne veux rien voir du moins... Gardez-vous d'abuser d'un moment de distraction... Sonnez, je vous prie. (*Elle entend un bruit de chaînes de montre qui annonce quelques préparatifs*). Sonnez, vous dis-je. [*En avançant derrière elle une main, comme pour écarter l'Abbé, elle rencontre le plus fort argument que l'on puisse employer en pareille occasion*]. Eh bien !... voilà de l'insolence, par exemple. Vous allez vous faire de très-mauvaises affaires, si vous me poussez à bout... Je vous laisse le moment de réparer vos sottises.

L' A B B É , *soit que le desir le commande, soit qu'il ne croie point à la prétendue colère de la Marquise, risque de glisser les mains sous les couvertures, & saisir les fesses de cette Belle.*

Duffiez-vous m'accabler de votre indignation, je n'y tiens plus ; il y a de la cruauté à mettre un pauvre diable dans l'état où je suis, sans qu'il lui soit permis...

L A C O M T E S S E .

Il paraît que vous savez au besoin vous passer de permission.

L ' A B B É *prenant courage, vû qu'on ne s'est point dérangé.*

Oui, j'atteste bien les cieux & les enfers que, si les charmes divins qui me brûlent en ce moment pouvaient me devenir propices...

L A C O M T E S S E *gaiment.*

Je pense que ce lot vaudrait bien celui d'un petit violon.

L ' A B B É *exalté.*

Ah ! pour lui je renoncerais volontiers à toutes les fortunes de l'univers.

L A C O M T E S S E *toujours plus gaiment, & sans se déplacer.*

Cette déclaration n'est pas des plus flatteuses pour le voisinage...

L ' A B B É *se maintenant.*

Cruelle ! vous m'avez si sévèrement défendu d'aspirer à cette précieuse moisson de félicité.

L A C O M T E S S E .

Vous attachez donc bien du prix à la glanure ?

L ' A B B É *avec transport.*

Daignez vous en convaincre. Souffrez...

L A C O M T E S S E .

Réglons auparavant les conditions.

L ' A B B É .

Ordonnez ; je souscris à tout... j'en jure.

L A C O M T E S S E .

Sur l'autel même ? Le serment doit être sacré... La drôle de cérémonie !

L ' A B B É .

Hâtez mon bonheur... Je suis consumé... Dicter la loi.

L A C O M T E S S E .

Premièrement, vous renoncez à toute prétention aux gradations, et de votre vie vous n'aurez la témérité de solliciter un autre poste que celui qu'on daignera vous abandonner. Jurez.

L ' A B B É .

Je le jure de tout mon cœur.

L A C O M T E S S E .

Vous demeurerez aveuglément soumis à tous mes caprices libertins, de telle nature qu'ils puissent être ? Vous serez prêt à tout ? Jurez.

L ' A B B É .

Je jure avec délices.

L A C O M T E S S E .

Bien entendu que vous n'aurez jamais l'arrogance de me citer comme aïant fait quelque chose pour vous ? Jurez.

L ' A B B É .

Je le jure. Faites-moi mourir sous le bâton, si jamais je me vante de la moindre faveur.

L A C O M T E S S E *faisant face.*

Pour le coup vous vous rendez si accommodant... Il ne s'agit plus que de sçavoir si vous êtes propre à remplir vos engagements, et si l'on peut s'exposer sans danger...

L ' A B B É *produisant aux yeux de la Comtesse l'instrument futur de leur fantaisie.*

Voyez ; ange de bonheur ! ne semble-t-il pas que la nature ait eu pour cela même des vues particulières sur moi cette forme allongée et pointue...

L A C O M T E S S E *examinant.*

Il est vrai qu'à moins d'emploier cet outil à votre vilain objet, il doit n'être bon à rien. Un filet fait pour assassiner ailleurs, sans y donner du plaisir. Vous avez là, mon cher Abbé, dans toute la force du terme, une partie honteuse.

L ' A B B É .

Laissez-là donc se cacher au plus profond de cette retraite ; car enfin vous avez promis.

L A C O M T E S S E *s'arrangeant.*

Et je ne fus jamais manquer à ma parole.

L ' A B B É *touchant au but.*

C'est tout de bon du moins ? Il ferait criant de me tendre un piège.

L A C O M T E S S E *en posture.*

Quoi ! vous doutez encor !

L ' A B B É .

Oui, si regardant tout ce que nous avons dit comme une plaisanterie, je ne ferais pas mieux de baisser d'un cran... Quand il n'y a qu'un travers de doigt entre l'obéissance & l'outrage, on est indécis...

L A C O M T E S S E *févèrement.*

Si vous étiez assez impudent pour faire seulement semblant de vous tromper...

L ' A B B É .

Paix, paix, point de colère. Je me mets à tous devoirs... (*Il s'installe*). C'est bien là, n'est-ce pas ? — (*La Comtesse ne répond qu'en donnant des facilités*). Eh bien ! je ne troquerais pas de destin avec le plus heureux de vos adorateurs. (*Il pénètre avec ménagement, quand il est passablement avant il ajoute*) : ose-t-on aller à fond ?



La Matinée libertine , ou les Momens bien employés-Figure page 37

LA COMTESSE .

J'ignore ce que c'est que d'avoir des demi-complaisances.

L' ABBÉ .

Oh bonheur ! oh ravissement !... séjour des Dieux !...

LA COMTESSE .

Ou plutôt des canulles !

L' ABBÉ *hors de lui.*

Que ne puis-je y laisser toute mon ame ! — (*Il achève de jouir dans un silence interrompu seulement par quelques sanglots passionnés*).

L A C O M T E S S E *après l'affaire.*

Il faut que je sois folle !

L ' A B B É

Lui baissant la croupe avec transport.

Dites juste, compatissante.

L A C O M T E S S E .

Çà, mon cher Abbé, laissez-moi maintenant, & vous reviendrez demain.

L ' A B B É .

Fort bien ; car je n'ai pas encor conté la moitié de mes histoires.

L A C O M T E S S E .

C'est pour cela donc...

L ' A B B É .

Et... puis-je me flatter de retrouver chez vous la même complaisance ?

L A C O M T E S S E *froidement.*

Peut-être... si cela me passe encor par la tête, ou que je n'aie pas d'autres vues sur vous.

L ' A B B É *transporté.*

Serait-il bien possible ! Malgré les burlesques sermons qu'il vous a plu d'exiger !...

L A C O M T E S S E .

Bride en main, M. le Prieur. Ne vous égarez point. Toujours les vraies faveurs exclusivement. Oh ! je vous estime trop pour vous exposer jamais à la honte d'un parjure...

L ' A B B É .

Hélas ! il y a si peu de chemin à faire pour que je sois relevé de mes sermons !

L A C O M T E S S E *malignement.*

Vous n'en êtes pas moins pour la vie à mille lieues de l'autre but.

L ' A B B É . soupirant.

Eh bien ! consolons-nous avec ce que l'on nous donne. — Que du moins, avant de m'éloigner, j'imprime un baiser bien reconnaissant sur l'une... (*Il baise une fesse*), & l'autre... (*Il baise*), de mes adorables bienfaitrices.

L A C O M T E S S E *avec un mouvement malin.*

N'oubliez pas en passant l'adorable bienfaiteur lui-même... A votre aise, Monsieur l'Abbé.

L ' A B B É , *après avoir assez follement obéi, profite de la position pour faire à la Comtesse ce qu'elle avait éprouvé si voluptueusement de la part de Cécile. Le badinage se soutient jusqu'à ce qu'il ait son plus extrême effet. La Comtesse est presque sans connaissance. L'Abbé, ravi, s'écrie avec exaltation.*

Adieu, ma Vénus Callipyge ; ce jour est l'un des plus beaux de ma vie.
(*L'Abbé prend canne & chapeau.*)

L A C O M T E S S E *revient à elle-même & se lève pour se purifier.*

— Adieu donc, petit Florentin, à demain. (*L'Abbé vient lui baiser la main.*) (*Elle ajoute.*) Ma foi ! les hommes sont aussi extravagans que nous. Le joli chien de bonheur pour lui !... & pour moi donc ! — (*L'Abbé s'éloigne ; elle se remet au lit.*)

«=====»

La Matinée libertine , ou les Momens bien employés, 1787-séparateur

La Comtesse ne pouvant se rendormir, parce que la scène qui vient de se passer n'a pas laissé que de l'agiter, quoiqu'elle n'ait eu que le plaisir de satisfaire un caprice, & d'humilier un homme ; la Comtesse, dis-je, fait appeler de nouveau sa chère Cécile. Celle-ci survient presque aussitôt.

«=====»

La Matinée libertine , ou les Momens bien employés, 1787-séparateur

C É C I L E .

Eh bien, Madame ? déjà seule ! Vous n'avez pas gardé M. l'Abbé bien long-tems !

L A C O M T E S S E .

Bon ! me crois-tu capable de perdre toute une matinée à écouter des fadaïses ! L'Abbé est un enfileur de la première force. Quand j'ai vu qu'il commençait à se déboutonner, & qu'il s'agissait d'essuyer des longueurs à n'en plus finir, je lui ai tourné le derrière ; il a entendu ce que cela voulait dire, & il a pris son parti.

C É C I L E .

Voilà un bel et bon caprice de part et d'autre ! Il ne reviendra donc plus ?

L A C O M T E S S E .

Tu le verras demain matin. Plus on tourne le dos à de certaines gens, plus on est certain de se les attacher.

C É C I L E .

D'ailleurs, vous faites au fond assez de cas du petit personnage ; & je le soupçonne d'avoir fort à cœur de demeurer au nombre de vos protégés. Il y en a même quelques-uns à qui M. l'Abbé donne de l'ombrage.

L A C O M T E S S E .

Ils ont bien tort, en vérité ; car les vues sont absolument opposées à celles de cet essaim amoureux qui compose ici mon petit sérail, & l'Abbé fait bien. On ne va jamais aussi vite à travers une foule, que par les sentiers détournés.

C É C I L E .

J'aime à la folie votre manière de définir les choses...

L A C O M T E S S E .

Je n'ai pas mal aussi, quand je veux, le talent de les déguiser. — Mais, dis-moi, n'a-t-on donc point de nouvelles du Chevalier ? Dans sa position, il me paraît marquer bien peu d'empressement ! Je m'en étonne.

C É C I L E .

J'apporte, Madame, un billet de sa part.

L A C O M T E S S E .

Eh ! que ne l'as-tu donc donné tout de suite ?

C É C I L E .

De bonne-foi, Madame, je ne croiais pas devoir mettre plus d'empressement à présenter le poulet, que je vous en vois à favoriser l'écrivain. Vous me parliez de lui ce matin avec un si beau froid...

L A C O M T E S S E *froidement.*

Mais ! il me semble que non. Ne t'ai-je pas dit que son affaire était arrangée pour aujourd'hui ? Oh ! quand j'ai résolu quelque chose dans ce goût, c'est comme si l'on en avait un *bon* signé.

C É C I L E .

Ainsi donc ! *Elle ne peut retenir un soupir.* On peut être certaine que M. le Chevalier recevra, ce jour même, la récompense de son délicat amour ?

L A C O M T E S S E .

S'il n'était pas un nigaud, il serait venu ce matin. Je n'avais rien de mieux à faire que de le bien traiter : j'aurais renvoyé le Prieur.

C É C I L E .

Eh bien, Madame, prenez donc la peine de lire ce billet : on attend la réponse dans mon entre-sol.

L A C O M T E S S E .

Le Chevalier ?

C É C I L E .

Lui-même.

L A C O M T E S S E .

Pourquoi donc écrire ? — Mais, fais-moi lecture de cela. Il peint si mal, que je ne me suis jamais fatiguée à déchiffrer son barbouillage.

C É C I L E .

Quoi ! Madame, vous pouvez résister au plaisir de lire ce que vous écrit un Amant ?

L A C O M T E S S E *riconnant.*

Tu n'y penses pas. De dix billets qu'on m'adresse, je n'en lis quelquefois pas deux. Ce n'est pas avec la plume, mon enfant, que se traitent les affaires de galanterie. Une épître amoureuse ne fait de l'effet que dans un roman. — Lis pourtant celle-ci.

C É C I L E *lit posément.*

« Cruelle & charmante Comtesse...

L A C O M T E S S E *interrompant.*

Riche début ! Une antithèse... C'est la figure à la mode. Voïons la fuite.

C É C I L E *lisant.*

« Charmante Comtesse...

L A C O M T E S S E .

Il y a cruelle & charmante. Pourfuis.

C É C I L E *lisant.*

« On ne peut donc vous aimer, sans être malheureux de mille manières... »

L A C O M T E S S E *choquée.*

Ah ! ah ! voici du nouveau.

C É C I L E *lisant.*

« Quand on n'a plus à souffrir de votre fierté, c'est par votre coquetterie qu'on se trouve en but à de nouveaux suplices...

L A C O M T E S S E .

Par ma coquetterie ! Fort bien. Quels sont donc ses crimes ? Ecoutons.

C É C I L E *lisant.*

« J'accours plein d'un espoir fondé ; mais j'ai la douleur de me voir devancé de quatre pas, par un de ces Frêlons importuns, à qui la nullité de leur être... et... et... Le reste est un peu difficile à lire...

L A C O M T E S S E *impatientée.*

Donne, donne-moi, Cécile... Je vais à coup sûr éplucher des sottises. A merveille. *Elle prend le papier.* « Ces Frêlons importuns à qui la nullité de leur être... » Nullité ! Il s'y connaît... « de leur être, et vos caprices, Mesdames ». Il est joli celui-là ! *(Elle lit.)* « Vos caprices, Mesdames, donnent le droit de s'insinuer par-tout, de gêner, et... que fait-on ? de s'arranger peut-être aux dépens de l'univers. » *Elle se fâche.* Voilà bien le plus insolent écrit... J'en fais assez. Qu'on dise à M. le Chevalier qu'il n'y a

point de réponse, et qu'il peut fuivre hors de chez moi le Frêlon qu'il a vu l'y devancer... Mais non, sçachons le reste... Lis.

C É C I L E *reprenant la feuille & lisant.*

« Tout autre que moi ne ferait point entré...

L A C O M T E S S E *courroucée.*

Et sur-tout n'aurait point écrit ?

C É C I L E *lisant.*

« Mais j'ai voulu sçavoir jusqu'à quel degré je puis être malheureux. Tandis que j'enrage ici, un polisson a le bonheur. *La Comtesse sourit, de vous voir...* »

L A C O M T E S S E .

Après ?

C É C I L E *lisant.*

« De vous entretenir ?...

L A C O M T E S S E .

Après ?

C É C I L E .

« De vous manquer peut-être...

L A C O M T E S S E *très-irritée.*

Voilà ce que j'attendais ! Oh, non, M. le Chevalier on ne me manque point. Mais sa passion est amusante, et la peinture qu'il nous en fait dissipe mon humeur... Après ? est-ce bien long encor ?

C É C I L E .

Je suis presque à la fin. (*Elle lit.*) « Suis-je tendre, suis-je prudent, quand je commande au ressentiment le plus juste, et me borne à vous jurer que je vous idolâtre encore... telle que vous allez sortir du funeste tête-à-tête que vous accordez au plus humiliant des êtres, avec lequel je puisse me trouver auprès de vous en concurrence ? — Adieu, réponse s'il vous plaît ».

L A C O M T E S S E .

Le joli petit écrit ! Ah ! M. le Chevalier ! vous vous donnez les airs d'être jaloux ! Vous prenez un ton ? Mais ! mais ! c'est tout ce qu'on pourrait à

peine pardonner à quelqu'un de fort aimable, que l'on aurait la sottise d'aimer ! Oui, mon petit Monsieur, vous allez avoir une réponse. Donne-moi une table de lit, ma chère Cécile, il faut écrire de bonne encre à cet impertinent-là.

C É C I L E .

Je demande grace pour le Chevalier, Madame ; il est excessivement amoureux. C'est un beau défaut dans ce siècle d'indifférence et de perfidie.

L A C O M T E S S E .

Eh bien... Il faut du moins lui faire peur... Donne toujours.

L A C O M T E S S E *ayant ce qu'il faut, écrit avec des mines, qui marquent que son billet ne fera pas doux.*

Ecoute ce que je lui mande, Cécile. *Elle lit.* « Tant pis pour vous, Monsieur, si vous avez pris de travers la visite d'un homme avec lequel, à la vérité, j'avais à traiter fort mystérieusement de quelque chose... »

C É C I L E .

Haye ! haye !

L A C O M T E S S E *fouriant.*

Il faut bien irriter la jalousie pour l'en punir ; mais tu vas voir. *Elle lit.* « De quelque chose qui pourtant n'avoit rien de commun avec vos intérêts... »

C É C I L E .

Il n'en croira rien. La prévention d'un amant !

L A C O M T E S S E *avec humeur.*

D'un sot ! — J'achève. *Elle lit.* « Si mal-adroite à faire votre bonheur, Monsieur, je craindrais de le manquer encore, en tenant la parole que je vous avais donnée pour aujourd'hui. Souffrez donc que la partie soit remise, à moins que vous ne préféreriez de la rompre tout à fait, ce que je suis trop civile pour vous conseiller, mais trop franche pour ne pas vous indiquer comme le moyen de recouvrer sans doute votre tranquillité, sans cesser pour cela d'être de mes amis. — Adieu. Qu'en penses-tu, Cécile » ?

C É C I L E .

Que l'amertume de ce billet causerait à votre amant un déplaisir mortel, et que vous vous en feriez un implacable ennemi !

L A C O M T E S S E .

Oui, tu as raison, parce que cet homme qui n'a pas encore fait ces caravannes dans le monde, a la bêtise d'être amoureux ! d'idolâtrer ! quel ridicule ! Tiens, Cécile, c'est une leçon. Je ne veux plus de ces gens à délire, et dès que quelqu'un débutera près de moi sur le ton de la passion, tu verras si ma porte ne lui fera pas absolument interdite. Qu'on m'aime tendrement, vivement, folâtement ; qu'on me desire, qu'on me le prouve sur-tout, voilà ce qu'il me faut. Je te le disais ce matin : voilà le danger...

C É C I L E *interrompant.*

Des Abbés, Madame, c'est-à-dire, de tout patelin...

L A C O M T E S S E *fouriant.*

De la morale ! tu vas me gronder, je crois...

C É C I L E .

Mettez-vous un moment à la place de ce pauvre Chevalier. Votre petit pantin de tonfuré vaut-il donc la peine qu'il y ait à son occasion une brouillerie, dont je vois le plus galant homme du monde sur le point de devenir la victime !... Daignez souffrir un conseil de ma part, Madame. Voyez le Chevalier, et que votre débat finisse par une entrevue plus délicieuse pour tous deux, après ce léger mal-entendu.

L A C O M T E S S E *à elle-même.*

Cette petite fille a la plus belle ame que je connaisse. — Eh bien ! oui, Cécile, à ta prière je fais grace. Mais je veux qu'après l'éclaircissement mon capricieux connaisse à quel péril il s'était exposé ; que tu lui fasses voir ma réponse, et qu'il sçache que c'est à toi seule qu'il devra son pardon.

C É C I L E .

C'était assez mon intention, Madame... Quoiqu'il fût sans doute plus délicat de lui laisser ignorer ces détails ; mais...

L A C O M T E S S E *lui prenant la main.*

Tu me fais venir une idée. N'aurais-tu pas quelque envie de te donner le Chevalier ?

C É C I L E *avec embarras.*

Moi, Madame ! Oferais-je m'avouer à moi-même un penchant qui me rendrait coupable d'entrer en lice avec vous ?

L A C O M T E S S E .

Enfant que tu es ! Va, si le Chevalier peut t'amuser, fais-toi le plaisir de *l'avoir*. Je te l'ai déjà dit. Je n'ai point pour lui de préférence marquée. Il faut que je le voie, moi. *L'ordre des choses* le veut ainsi, puisqu'il m'a rendu, pendant un tems remarquable, des soins que je paraissais agréer. Une aventure doit avoir toute sa forme. Si je tranchais celle-ci dans son moment le plus intéressant, on pourrait supposer que le Chevalier m'aurait quittée, sans daigner attendre le dénouement. Cette révolution donnerait carrière à mille sottes conjectures, & nuirait à la réputation de mes charmes. Mais, loin que je voulusse traverser ta fantaisie, tu vas au contraire m'obliger infiniment en me débarrassant d'un adorateur que je n'ai nullement envie de conserver... Dépêche-moi vite ton Protégé. Dans une heure je te le rends ; &, si tu veux, ce fera pour la vie.

C É C I L E *avec feu, lui baissant la main.*

Comment ne vous adorerais-je pas !

L A C O M T E S S E .

Tu te moques ! Je ne fais rien pour toi dans ce moment. Mais tu pourrais exiger de moi dans tous les tems... jusqu'à des sacrifices, s'il en fallait pour te convaincre de mes sentimens. *Elles s'embrassent. Cécile va chercher le Chevalier, Celui-ci vient seul.*

«=====»

La Matinée libertine , ou les Momens bien employés, 1787-séparateur

Le Chevalier est un grand garçon bien fait, brun, au maintien noble, mais aiant dans la physionomie quelque chose d'un peu dur. Il a un caractère, ce qui n'est pas une disposition à se former bien aisément aux mœurs que la Comtesse paraîtrait souhaiter de trouver en lui. Ce Cavalier est d'ailleurs ardent dans ses amours, franc, comme sa lettre l'a fait voir, & l'on va voir encor qu'il est assez confiant, très-tendre par le cœur, & très-vif dans ses caresses. La Comtesse, capable de toute la colère qu'on sçait quand le

Chevalier n'était pas auprès d'elle, ne peut cependant s'empêcher en le voyant, d'éprouver des mouvemens très-favorables pour lui. Elle est frappée de sa bonne mine, & tout le persiflage par lequel elle débute avec lui, n'éloigne pas la première idée qui a été. « Je serais bien dupe de laisser échaper cette charmante occasion. Aïons du plaisir ».

«=====»

La Matinée libertine , ou les Momens bien employés, 1787-séparateur

L A C O M T E S S E *gracieusement.*

N'admirez-vous pas ma conduite à votre égard, Monsieur le Chevalier ? et dans le fond du cœur n'êtes-vous pas confondu de me voir si modérée ?

L E C H E V A L I E R .

J'ai peut-être de grands torts, Madame ; mais avouez qu'il est cruel pour un galant homme...

L A C O M T E S S E *d'un ton affecté.*

Bon Dieu ! quelle discussion allez-vous entamer ! n'est-ce pas déjà trop d'avoir écrit sur ce chapitre une jérémiade qui n'a pas le sens commun.

L E C H E V A L I E R .

Plût à Dieu qu'on pût m'en convaincre !

L A C O M T E S S E .

Pensez-y bien, Monsieur. Je déteste les jaloux.

L E C H E V A L I E R .

Ah ! si vous pensiez vous-même que je vous aime à l'excès.

L A C O M T E S S E .

Et c'est précisément cet excès que je blâme, qui me fatigue, et qui (je le dis à regret, mais je suis trop franche pour vous le dissimuler) qui me fera perdre les trois quarts de plaisir que je me permettais quand je formai le projet de répondre à vos agaceries.

L E C H E V A L I E R *étonné.*

Quel étrange discours : et que tout ce que je viens d'entendre figure mal avec ce qui se passe en moi ! Pouvez-vous répondre par des expressions

d'une faiblesse aussi décourageante, d'un froid aussi glaçant, à celles de l'amour le plus passionné ! Vous nommez *agaceries* les soins les plus suivis, les plus recherchés ! C'est pour répondre à mes *agaceries* que vous m'avez flatté du plus riche espoir ! Je ne le dois pas à cette invincible réciprocité de sentimens, à ce charme inexprimable qui confond les âmes sans effort & surtout sans calcul... En un mot, il faut que je sois idolâtre de vous, & que je ne sois que supporté...

L A C O M T E S S E *interrompant par un éclat de rire.*

Je vous prie de m'écrire tout cela, Chevalier, et je prierai mon petit Abbé, qui me fait des vers comme un ange, de me rimer cette tirade en une belle élégie.

L E C H E V A L I E R .

Quel perfidage hors de saison ! Ah ! si vous m'aimiez, cruelle, vous n'auriez pas le froid caprice de me faire des épigrammes, et d'y perdre un moment qui pourrait être sans prix pour deux amans inspirés comme je le suis.

L A C O M T E S S E .

Eh ! qui vous dit, homme bisarre, que je vous aie assigné pour vous faire entendre des épigrammes, et que je ne sois pas aussi inspirée à ma façon ! Mais vous imaginez-vous que je me piquerai de vous suivre dans les sublimes régions où vous volez après l'amour et le bonheur qui ne s'y trouvent point !

L E C H E V A L I E R *avec sentiment.*

L'un est dans mon cœur. Je ne cherchais l'autre qu'auprès de vous à qui je supposais une sensibilité...

L A C O M T E S S E *interrompant.*

Que j'ai, Monsieur mais qui n'est pas celle qui peut vous rendre heureux. Elle est douce ; elle craint les secousses violentes. Elle se contente d'un bonheur bien rond, bien égal, tandis qu'il vous faut de ces crises extraordinaires, fatigantes, qui balottent les gens de fond en comble dans les vastes chimères de la passion.

L E C H E V A L I E R .

Nouvel affront à l'amour. Des sophismes à la glace...

L A C O M T E S S E .

Nouvel affront au bon sens ! Une manière de prendre les choses qui va vous cacher de plus en plus le chemin par lequel vous pourriez arriver à votre but. De quoi s'agit-il enfin ? De me plaire, n'est-ce pas ?

L E C H E V A L I E R .

Ou de mourir de chagrin.

L A C O M T E S S E .

Eh bien ! enthousiaste que vous êtes ! renoncez aux visions. Soïez doux, confiant, sans jalousie, sans envies sur-tout, et tout le reste ira pour le mieux. Laissez entrer chez moi (sans calcul, à votre tour) quiconque me fera plaisir d'y venir, puisque je l'aurai prié ; songez beaucoup à vos propres intérêts, & ne vous occupez nullement de ceux des autres... En un mot, prenez-moi telle que je suis ; jugez de mes sentimens pour vous, d'après la manière dont je vous traite, & non d'après mes occupations du matin ; dont je n'aurai certainement la complaisance de rendre compte à qui que ce soit...

L E C H E V A L I E R , *avec dépit.*

Nous sommes de grands fots, nous autres hommes, quand nous avons la rage d'être amoureux ! Vous venez, Madame, de me dire net tout ce qui devrait me convaincre que je ne suis point aimé tout de bon, & que je ne serai jamais près de vous qu'un accessoire, un esclave ; que dis-je ? peut-être n'aurai-je pas le bonheur d'être long-tems souffert même sur ce pied... Cependant je veux m'aveugler ; je veux trouver à vos aveux mortifiants un sens qu'à la rigueur on puisse tourner à mon avantage... Je veux...

L A C O M T E S S E *interrompant.*

Je veux, moi, que vous cessiez d'extravaguer. (*Elle regarde à ses montres qui sont à portée*). Il est près de midi. Je me propose de respirer un moment l'air du boulevard avant dîner ; je vais aux Italiens ce soir ; je soupe ensuite chez le nouveau Ministre : vous voyez qu'à travers tout cela, vous prenez bien mal votre tems pour me chanter pouilles. Ce n'était pas pour cela, d'honneur, que je vous avais ménagé quelques instans d'un jour aussi destiné.

L E C H E V A L I E R *en colère.*

C'est cet infernal Abbé...

L A C O M T E S S E *gaîment.*

L'Abbé ! Je vous jure que malgré le noble dédain que vous avez pour lui il n'est pas à beaucoup près d'aussi mauvaise société que vous. Il est insinuant, il n'exige que ce qu'on veut ; on se retourne comme on l'entend avec lui ; tout lui est égal ; tout lui convient...

L E C H E V A L I E R *outré.*

Eh ! c'est précisément avec cette damnable & non moins basse facilité qu'on vient à bout de tout avec votre sexe impérieux. Il se laisse volontiers dominer en effet, pourvu qu'il ait les honneurs apparens de la domination.

L A C O M T E S S E .

Ah ! ne croïez pas pour cela que l'Abbé soit sans nerf ?

L E C H E V A L I E R .

Pourdieu ! Madame, délivrez-moi du tourment d'entendre votre belle bouche louer un semblable atôme.

L A C O M T E S S E .

Je n'abandonne point mes amis opprimés. Cet atôme est à mon sens un joli petit corps. — Mais comme il triompherait, l'Abbé, s'il pouvait nous écouter s'il sçavait que vous lui faites l'honneur d'être jaloux de son chétif mérite !

L E C H E V A L I E R .

Vous convenez donc enfin que ce croquant est une balle de vent. Mais tout de bon... vous allez vous en offenser, & me traiter encor plus mal... N'a-t-il pas quelque projet ? quelque espérance ?

L A C O M T E S S E .

Ecoutez, Chevalier, je vois que la pauvre tête est malade ; il faut la guérir. — Oui ; l'Abbé a pu, tout comme un autre, avoir quelques prétentions ; mais j'ai bien sçu les lui faire perdre.

L E C H E V A L I E R .

Je renais...

L A C O M T E S S E .

J'ai réglé net *le pied* sur lequel il pouvait conserver quelque accès chez moi. Oh ! je l'ai mis si fort à l'étroit, qu'à moins d'être jaloux de tout le monde, son fort n'a pas de quoi donner de l'ombrage aux Amans.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! voilà des confidences dont je vous fais un gré infini. Je crois y voir enfin de la franchise et un excellent procédé.

LA COMTESSE.

Calculez, Chevalier, vous qui soupçonnez les autres de *calcul* ; voyez si le petit Prieur est d'étoffe à ce qu'une femme comme moi puisse faire de lui quelque chose de principal ? Un choix de cette espèce ne serait-il pas ridicule, flétrissant ? Cela a-t-il une réputation ?...

LE CHEVALIER *interrompant*.

Une mauvaise : oui.

LA COMTESSE *poursuivant*.

Un rang ? une fortune ? des dignités ? ou du moins... ces grandes ressources secrètes qui font qu'on sacrifie quelquefois aux délices du *tête-à-tête*. L'opinion du public qui, suivant à la piste dans leur carrière galante les femmes dont il aime à s'occuper, ne leur pardonne pas quand elles font de dérogantes épisodes...

LE CHEVALIER.

Eh ! ne peut-on pas se soustraire à l'opinion du Public, en faisant un choix fixe... louable...

LA COMTESSE *vivement*.

Je vous vois venir, mon cher. En finissant son Roman par vous ? Voilà ce que vous n'osiez dire ? Où donc avez-vous vécu pour croire qu'à mon âge on se résout à faire retraite ? C'en est une, ne vous y trompez pas, que de prendre un Amant à l'éternité. Comment ! mais c'est bien pis que de se marier. Oh ! non, Chevalier ; vous me plaisez beaucoup, beaucoup ; vous pouvez vous en flatter, mais non pas de chercher mes destinées ; vous n'y avez qu'un chapitre, après lequel je vous prédis qu'il en viendra nécessairement beaucoup d'autres. Je retourne à mes moutons. Je dis qu'on n'a point un petit Abbé de Saint-Longin ; mais on *a* réellement et l'on retient le plus long-tems qu'on peut, un Duc de *** parce qu'il est la perle

des hommes à bonnes fortunes. On *a* ou l'on fait semblant d'*avoir* Blancheville, parce qu'il a des talens enchanteurs ; on a des complaisances pour un F... pour un T..., parce que le renom de gouverner ces importans entraîne celui d'avoir une certaine influence dans la distribution des graces de la Cour... Quant à un petit Prieur moitié bel-esprit, moitié aventurier, qu'en faire ? — Croïez que le petit personnage, de lui-même, sçait se mettre assez à sa place, pour ne pas s'exposer aux dangers de certaines vues et de certaines rivalités... Faut-il finalement vous livrer son secret ? *Souriant.*) C'est un *amateur de bénéfices*, et dans le cours des mouvemens qu'il se donne à pousser sa pointe parmi des femmes telles que moi...

LE CHEVALIER.

J'entends... il peut attraper quelque bénéfice... A la bonne heure ; il faut que tout le monde vive.

LA COMTESSE.

Eh bien ! il fallait donc, insensé que vous êtes, pour vous faire une juste idée de mes relations avec le Prieur, il fallait prendre justement le rebours de ce que vous avez d'abord imaginé.

LE CHEVALIER, *ferein.*

Vous me persuadez : oui, je déteste maintenant mon absurde jalousie. Souffrez, adorable Comtesse, que j'en fasse amende honorable à vos pieds... (*Il tombe à genoux, & lui baise les mains*).

LA COMTESSE *gaiment.*

Ah ! si c'est là que vous croïez devoir la faire...

LA COMTESSE *se relevant.*

Est-on divine ! — Que de grâces à montrer tant de bonté ! [*Il commence à prendre quelques licences*].

LA COMTESSE *gaiment.*

Monsieur le fripon ! il faut, comme vous voïez, que j'aie une bonne dose d'indulgence, et que vous sçachiez bien toute la valeur du moment où l'on se raccommode...

LE CHEVALIER *allant toujours son chemin, maître de la gorge, & cherchant d'autres apas.*

Eh ! devions-nous être un seul instant brouillés... [*Les touchant & les mettant à découvert*]. Ciel ! que de beautés ! [*Il y jette à la hâte quelques baisers ; en même tems il produit de quoi leur faire face*].

L A C O M T E S S E *à la vue d'un objet d'une proportion peu commune.*

C'est cela que vous me destinez, Chevalier ? Miséricorde ! non certainement jamais un tel bélier ne m'affligera, mon cher... (*Elle cherche à se débarrasser du Chevalier*).

L E C H E V A L I E R .

Y pensez-vous ? Est-ce un nouveau jeu de votre réelle indifférence ?

L A C O M T E S S E .

Y pensez-vous vous-même ? Je vous dis qu'il y a là de quoi me mettre en lambeaux... Je ne m'y exposerai point assurément...



La Matinée libertine ou les Momens bien employés, 1787 illustration

LE CHEVALIER *usant avec ménagement de sa vigueur,
pour demeurer à peu près maître du champ de bataille.*

J'ai pour moi l'expérience. Je fais que jamais qui que ce soit...

LA COMTESSE.

Je fais que si je vous laissais faire, je serais une femme... morte.

LE CHEVALIER.

Daignez au moins risquer l'essai.

LA COMTESSE *se prêtant un peu.*

Vous croiriez que c'est caprice... tiédeur ?... et nous serions brouillés. Je vais... me *sacrifier* une minute ; vous verrez que... c'est la chose impossible... (*En effet, cela commence par ne pas bien aller*). Impossible ! je vous le disais bien... Je ferai déchirée... Vous ne serez point heureux... Ouf, Chevalier...

LE CHEVALIER *pouffant*.

Je réponds du succès, pourvu que vous n'en désespériez pas vous-même.

LA COMTESSE *riant*.

Mais a-t-on aussi jamais produit dans un certain monde quelque chose de ce volume, et de cette cruelle roideur ?

LE CHEVALIER .

Vous êtes la première qui me faites cette guerre. Jusqu'à présent mon heureuse difformité ne m'avait attiré que des éloges.

LA COMTESSE *se prêtant beaucoup*.

La guerre que je vous fais n'empêche cependant pas... que... (*Elle soupire & fait un peu la grimace*).

LE CHEVALIER *usant avec ménagement de la complaisance qu'on lui marque, cherche à s'établir le plus avantageusement possible*.

C'est que ce céleste réduit donne si peu de facilité... *Il prend le parti de le mettre en train par un chatouillement très-vif, avec le doigt dont il se servait pour reconnaître le terrain*.

LA COMTESSE *très-agréablement émue*.

Voilà... voilà par exemple ce qu'on appelle du plaisir. Hélas ! que n'en suis-je quitte pour ce que tu m'en fais maintenant. Ha !... ha !... — Que cette gauche nature a mal fait les choses ! Au lieu de ces monstres... *Elle touche en même temps celui du Chevalier*. Un doigt agile, pénétrant, un rien, ne suffirait-il pas aux besoins d'une femme délicate ! — *A son doigt le Chevalier fait succéder pour le même objet le monstre prétendu*. Charmante variation !... Ce prélude seul pouvait me déterminer à tenter encore le reste...

LE CHEVALIER *entrant*.

Vous reconnaissez enfin...

L A C O M T E S S E *le secondant de tout son possible.*

Va doucement... là... donne-moi ta bouche... ha... *En même tems le Chevalier lâche sa bordée.* Ah ! mal-adroit ! qu'as-tu fait ? Nous étions en si beau chemin !... Comme tu m'as arrangée !...

L E C H E V A L I E R *dehors, mais sans que cet accident change rien à ses dispositions.*

C'est à ce contre-tems lui-même que je vais devoir mon bonheur. Il pénètre.

L A C O M T E S S E .

Tout au mieux. — *Un baiser mordant.* — Puisqu'il le faut absolument, armons-nous de courage... Allons. *Elle s'enflamme, sanglotte, baise & mord voluptueusement le Chevalier qui n'est point en reste.* Bon !... de mieux en mieux... Je ne l'aurais jamais imaginé...

L E C H E V A L I E R *établi.*

Délicieuse fortune !

L A C O M T E S S E *l'aidant avec délire.*

Va... va... mon bon ami... tu me fais pourtant un mal... ravissant. Mais Je brave tout... *Il est à fond. Elle commence à se donner des mouvemens très-vifs.* Tiens... tiens... sens-tu le torrent... *Elle donne deux ou trois coups de reins savans & terribles.* Ha !... ha !... puisses-tu partager !... Je... je te sens... Noyons-nous... mou... mourons... — *A cet orage de félicité succède un calme enchanteur qui dure quelques minutes. De longs soupirs annoncent la résurrection de ces Amans fortunés. Le Chevalier revient à la charge.*

L A C O M T E S S E *peu faite à cette continuité de desirs.*

Mais... mais voilà qui est d'une folie !... Ne cesses-tu jamais !

L E C H E V A L I E R .

Ne vous opposez pas.

L A C O M T E S S E *se débattant.*

Non... non, mon cher... Attends. Je te supplie... Grace pour aujourd'hui. Demain... un autre jour, autant qu'il te plaira... *Elle est la plus faible.*

L E C H E V A L I E R *établi de nouveau.*

Deux minutes encor...

L A C O M T E S S E *ne résistant plus que pour la forme.*

Voyez un peu cet entêtement... Chevalier ?... malgré moi !... le beau triomphe !...

L E C H E V A L I E R *s'agitant comme un homme en convulsion.*

Il faudra bien, Divine ! que tu le partages. *Le monstre est totalement niché. La vigoureuse cadence du Chevalier gagne la Comtesse ; elle rend effort pour effort.*

L A C O M T E S S E .

Il n'en aura pas le démenti !... Et nous avons l'empire ! Pauvre honneur de notre sexe, que deviens-tu dans ce moment ! — *Ces réflexions morales n'empêchent pas qu'elle ne suive avec précision les impétueux mouvemens du Chevalier.*

L E C H E V A L I E R *hors de lui.*

C'est le Ciel !

L A C O M T E S S E .

Ne te presse pas, cher Tou-tou ; et puisqu'il faut nécessairement faire ce que tu veux, fais que je trouve ici mon compte... avec le tien... *Les secousses deviennent si vives de part & d'autres que la Comtesse met son homme dehors.*

L E C H E V A L I E R .

Ah ! tant-mieux, tant mieux. Nous allons nous rattraper...

L A C O M T E S S E .

Laisse-moi réparer ma sottise. *Elle remet elle-même en place le monstre qui pour le coup se loge sans difficulté, mais non pas sans causer une bien vive sensation de plaisir.* Ce n'est pas un homme ; c'est un Dieu ! — Prudemment maintenant... File-moi le bonheur... Comme il est taillé ce grivois-là ! Quels reins ! quelle élasticité !... moins fort, cher ami... bon... prolonge tes mouvemens... à ravir...

L E C H E V A L I E R *reconnaissant l'excellence du conseil.*

C'est le bonheur suprême...

L A C O M T E S S E *avec égarement.*

Va... le bonheur suprême est de mourir dans tes bras... *Ses transports redoublent ; elle mord avec fureur, & peut à peine articuler...* Que je souffle mes feux jusqu'au fond de ta poitrine !...

L E C H E V A L I E R , *dans le même état.*

Non ; l'on n'a pas vécu...

L A C O M T E S S E *interrompant.*

Si l'on n'a pas été fou... *Un baiser lui coupe la parole.* Comme je le suis... Je vois tes yeux... Eh bien... Et les miens !... Il est tems... Ne me quitte plus... double... redouble... suis-moi... tant que tu pourras maintenant... Ah ah !... c'est du feu... c'est la foudre... Je suis anéantie... confumée... je... je meu... eurs...

«=====»

La Matinée libertine , ou les Momens bien employés, 1787-séparateur

Eh bien ? — qui ne croira qu'après une aussi fougueuse passade la Comtesse n'eût pris de son Chevalier la plus haute opinion et n'eût conçu le desir de le conserver ? — Point du tout : ces mots enchanteurs dont elle a flatté l'amour et poussé à leur comble les désirs de son amant n'étoient que l'inspiration du moment et l'effet du magnétisme érotique. L'ame ne les avoit point dictés. Le Chevalier n'eut pas plutôt tourné les talons, après un adieu d'autant plus tiède que le tête-à-tête avait été brûlant, à peine, dis-je, se fut-il retiré, que la Comtesse désenchantée, rassasiée, céda tous ses droits à Cécile, en l'avertissant toutes fois qu'il y avait du danger pour elle, susceptible de s'échauffer la cervelle à former des liaisons avec un homme ardent lui-même, exigeant, jaloux, et trop disproportionné pour être le fait d'un tendron à peine défloré : le monstre fut décrit ; mais Cécile ne s'en effraïa point ; soit que par un heureux instinct elle n'eût pas peur des monstres soit qu'elle soupçonnât la Comtesse de faire l'étroite, ce que les Dames les moins autorisées à cela se permettent assez généralement. — Enfin le Chevalier ne conserva pas lui-même un desir bien formel de fixer la Comtesse, d'autant mieux que le lendemain matin il eut encor la disgrâce de voir entrer l'Abbé de St. Longin dans l'hôtel. = Même marche que la

veille. *Plaintes chez Cécile pendant qu'il se passait Dieu, sçait quoi, chez la Comtesse. Cécile mit tant de zèle à consoler le Chevalier, qu'elle l'attendrit. = Ah ! si Madame avait vôtre sensibilité ! — Ah ! si quelqu'un m'aimait comme vous aimez Madame ! = De fil en aiguille, à force de prendre de l'estime l'un pour l'autre, mes deux héros de roman se montèrent si bien la tête, qu'elle leur tourna. Le Chevalier, malgré ses principes, mit le monstre de la partie. Cécile voulut absolument se persuader qu'il n'était point autant à craindre qu'on avait tâché de le lui faire croire ; pour s'en assurer mieux elle se soumit à l'épreuve et brava le danger avec une héroïque intrépidité. En effet, au moien de tout ce qu'on a coutume d'emploier en pareil cas, le monstre se glissa sans trop de ravage chez la délicate Cécile qui n'en mourut pas. Dès lors tout se passa parfaitement bien entre ces amans. Cécile fit confidence à la Comtesse du service qu'elle venait de lui rendre ; mais cette Dame ne confia ce qui s'était passé avec l'Abbé, qu'autant qu'il le fallait pour satisfaire le besoin de jaser, et toujours en style Oriental, auquel Cécile l'ingénue fut encor huit jours entiers sans rien comprendre. Un degré de plus de démangeaison de parler, fit que la Comtesse avoua tout, ce qui parut au reste si incroïable à Cécile, qu'il fallut absolument lui faire pratiquer la chose avec l'Abbé. Celui-ci fut comblé, leva les doutes en maître, et fit convenir l'Écolière que la petite récréation en question pouvait avoir lieu ; mais elle ne convint point des agrémens qu'y trouvait enfin la Comtesse, et jura in petto, que malgré son respect pour les documens et l'exemple de son amie, elle s'en tiendrait à la douce méthode du Chevalier.*

FIN.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Promauteur1
- Cunegonde1
- Tylwyth Eldar
- Cantons-de-l'Est

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)